

Entretien avec Dr. Bertrand Müller, historien, chargé de cours à l'université de Genève et de Neuchâtel, collaborateur du CNRS.

Comment l'histoire en tant que discipline réagit-elle aux nouvelles technologies numériques ?

B. Müller : Par rapport aux historiens en Suisse, il y a, comme souvent avec les historiens, à quelques exceptions près, une très forte résistance aux techniques et à la technologie. On l'a vu déjà dans les années 1960 lorsque s'est développée une histoire économique, statistique et quantitative. Un certain nombre d'historiens ont été séduits, et ça a été un trend important. Pas aussi dominant cependant que cela a pu apparaître à l'époque. Ils ont produit beaucoup de résultats à un moment donné, avec beaucoup d'espoir, mais avec des investissements extrêmement lourds, qui étaient possible à ce moment là. Effectivement ce n'étaient pas les historiens eux-mêmes qui faisaient le travail statistique quantitatif. Il y avait une division du travail, qui permettait de recourir à des petites mains, qui elles faisaient le travail. Là, dans la hiérarchie et la division sociale du travail intellectuel, il y avait la possibilité pour les historiens qui n'étaient pas formés de continuer à problématiser, et de faire en sorte d'obtenir les résultats dont ils avaient besoin, qui étaient produits par d'autres.

Maintenant, avec l'informatique qui s'est individualisée et personnalisée, les ordinateurs de buro, tout cela a fait que cette partie-là du travail a disparu. D'ailleurs cela a correspondu semble-t-il à une sorte de creux. Un creux de

Il y a, comme souvent avec les historiens, à quelques exceptions près, une très forte résistance aux techniques, à la technologie.

l'histoire quantitative - ça c'est évident - à part dans certains secteurs de l'histoire économique. En histoire culturelle par exemple, on a vu une chute phénoménale de l'usage de l'enquête quantitative, qui avait pourtant été beaucoup portée par une certaine histoire des mentalités des années 1960-1970. Là il y a eu un creux énorme, alors même que l'on mettait finalement à disposition des chercheurs des logiciels de base de données, des logiciels statistiques qui étaient de plus en plus accessibles. C'est quand même une contradiction. On va peut-être voir maintenant réapparaître dans certaines disciplines des approches de ce type-là mais ce n'est pas chez les historiens qu'on voit ça.

La question de l'informatique est une question difficile. Je crois que ça a correspondu à la fois: à quelque chose que moi j'appelle une vraie révolution scientifique, c'est à dire une révolution de la production de l'information et de la documentation. Je n'invente rien là quand je dis que le numérique, c'est une nouvelle ère. Sur la très longue durée, dans la grande chaîne des manières dont les sociétés organisent les savoirs et la documentation qui les

soutient, après la phase du manuscrit, de l'archive, de l'imprimé, en passant par la phase de la documentation lors de l'industrialisation, on est aujourd'hui, avec le numérique et l'informatique, dans une phase tout à fait nouvelle. Le support documentaire s'est complètement éclaté dans les formes qu'on appelle maintenant de l'information. Au fond, maintenant, la documentation, c'est la reconstitution de chaînes d'information qui permet de constituer quelque chose de plus complexe. C'est un élément qui est monté en puissance dans les années 1980, et qui a vu le développement de ce qu'on appelle les sciences de l'information et de la communication. Parfois les sciences humaines n'ont pas très bien vu ce que cela pouvait signifier pour elles. Mais cela a eu une importance considérable.

De nouveaux champs sont apparus dans le milieu universitaire ; une nouvelle concurrence maquée par ces éléments, regardée parfois avec mépris ou condescendance par les sciences humaines plus traditionnelles. Mais en même temps, ce qui a été caractéristique de ce développement, c'est une très forte professionnalisation. C'est un élément je crois assez intéressant. Avec les sciences de l'information, quelque chose se professionnalise assez rapidement, qui s'est traduit par la professionnalisation de la communication. Dans les entreprises on a introduit la communication. Aussi une bonne partie de l'activité économique est devenue non pas de la production d'objet, mais au fond de la communication. Cela a eu un effet exagéré, surdéterminé, en quelque sorte, mais il n'en reste pas moins que cela a eu un rôle important dans la redéfinition de la documentation. Grâce à cet outil extraordinaire, au sens

étymologique du terme au départ, c'est à dire l'*inform*-atique. Et bien sûr internet.

Parce que l'informatique c'est une chose, une sorte de prolongement, mais la vraie révolution c'est bien sûr internet. La communication est extrêmement rapide, et on a tout d'un coup - pas une transparence, évidemment pas - mais une sorte d'ouverture absolument gigantesque et

Les archivistes ont été confrontés beaucoup plus tôt, d'une manière beaucoup plus brutale, à la numérisation et à l'informatique.

un accès absolument énorme à la documentation. Donc ces éléments-là ce sont combinés je crois : Accès et forte professionnalisation de la documentation et de l'information. Les effets sur les historiens ont été en quelque sorte décalés, car ne pouvaient être concernés que les historiens qui travaillent sur l'ultra contemporain. C'est à dire ceux qui travaillent sur les années 1980 et après, et ils sont encore relativement rares.

Mais par contre là où on a vu les effets, c'est sur les archivistes. Parce que les archivistes, eux, sont confrontés bien sûr à des vieux documents, mais tout ça est réglé, bien stocké, bien géré, ou à peu près. Mais leur problème maintenant, c'est comment archiver ce que les administrations modernes, qui ne travaillent qu'avec l'informatique, qu'avec du numérique, produisent. Comment archiver cela ? Les archivistes ont été confrontés beaucoup plus tôt, d'une manière beaucoup plus brutale, à la numérisation et à

l'informatique. Au fond, c'est leur métier qui est en cause. Là, je crois, on a vu émerger une sorte de hiatus, une sorte de faille entre ces deux disciplines qui paraissent pourtant soudées depuis le 19^e siècle ; c'est à dire d'un côté l'histoire, et de l'autre côté l'archivistique. J'ai développé cela un peu dans mes travaux. J'ai montré comment la professionnalisation des historiens au 19^e siècle s'était accompagnée aussi de la professionnalisation du métier d'archiviste. Il y a quelque chose qui se fait là en convergence, presque en synergie, comme on dit aujourd'hui. Au 19^e siècle, et même loin dans le 20^e siècle, les archivistes sont des historiens, et les historiens deviennent archivistes. En 2010, c'est beaucoup moins évident. Cette idée qu'un historien qui a fait 4 à 6 ans d'études en histoire puisse être ensuite un archiviste compétent apparaît aujourd'hui un peu saugrenu, du point de vue des archivistes. Pas du point de vue des historiens, bien sûr, mais du point de vue des archivistes. C'est souligner là que dans le milieu des archivistes, quelque chose s'est transformé. Et ce qui est intéressant, c'est que la transformation s'accompagne d'une revendication de très forte professionnalisation du milieu archivistique. A tel point qu'aujourd'hui, parler à des archivistes, quand on n'a pas le diplôme d'archiviste, c'est quelque chose qui est difficile. Aujourd'hui c'est un corps de métier qui a ses langages, ses codes, ses éléments de standardisation. J'anime en ce moment un programme sur la question de l'archivage de la recherche en sciences sociales en France, et j'ai bien compris qu'il fallait que j'apprenne le langage de l'archivistique pour pouvoir parler à des archivistes. Il y a là quelque chose qui montre à quel point s'est creusé un écart entre les

archivistes et les historiens. C'est l'un des aspects des rapports de l'histoire avec les nouvelles technologies et la nouvelle gestion documentaire.

Une des vraies lacunes de l'histoire contemporaine, c'est de ne pas avoir compris l'importance centrale de ce qu'on appelle les savoirs dans l'organisation des sociétés d'aujourd'hui.

Comment définir le contenu idéologique qui accompagne ces transformations ?

B. Müller : Cette idéologie, c'est évidemment la survalorisation de la communication. C'est aussi un très fort militantisme de la part des sciences de la communication pour indiquer que tout passe par cet instrument-là. Là où cela se remarque de la façon la plus évidente c'est la manière dont les démocraties "modernes" - si l'on peut encore utiliser ce mot-là pour parler de la France et de l'Italie - gèrent aujourd'hui la politique. On voit bien qu'il y a là quelque chose qui passe par la communication, par une forme d'information qui est complètement contrôlée. Il suffit de communiquer pour penser qu'on fait de la politique et qu'on produit de la démocratie. Donc il y a là des faits quand même extrêmes qui s'expriment au plus haut niveau de la politique. Cet usage extrêmement idéologique est d'autant plus pernicieux qu'il ne s'accompagne pas d'un discours idéologique. Quand on lit des ouvrages et qu'on voit les effets dans la vie politique, dans les milieux économiques, dans les milieux sociaux, il n'y a plus lieu d'avoir un discours structuré et organisé. Au fond, cette idéologie-là, elle est en marche. Si il y a quelque chose de transparent - c'est-à-dire de non visible, c'est bien l'idéologie.

Un des effets, par exemple: je participais récemment à la constitution d'une école doctorale en histoire contemporaine - une initiative importante qui a été prise par de jeunes collègues en Suisse Romande. Il y avait là toute une attention à l'idée qu'il fallait aider les doctorants à la communication scientifique, à l'apprentissage de l'anglais scientifique, à savoir comment se comporter dans un colloque international. Faire du *coaching*, en quelque sorte (ce mot-là aussi est tout à fait exemplaire de notre postmodernité). Une série de savoir-faire que dans ma génération on n'apprenait pas, du moins pas explicitement. Ce qui a changé aujourd'hui, c'est que ces savoir-faire, qui étaient socialement distribués ou acquis, se professionnalisent. Ce sont des nouveaux problèmes qui trouvent des solutions par le biais de la communication, de l'information, du *knowledge management*, l'ingénierie de la connaissance, etc.

L'histoire intellectuelle me paraît manquer son but si elle ne s'accompagne pas d'une histoire des techniques du savoir

Comment les historiens peuvent construire un discours sur ces développements technologiques ? Quel est le rôle des historiens dans la réflexion sur les transformations des technologies de la communication ?

B. Müller : La question peut se décliner à plusieurs niveaux. A un niveau institutionnel, un vrai regret, une frustration aussi, c'est la très faible place qui est faite à l'histoire des savoirs d'une manière générale. Dans la formation des historiens, d'une part, mais aussi dans l'organisation de la

profession des historiens, d'autre part. La question de l'histoire des savoirs relève presque toujours d'une logique disciplinaire. Vous êtes un historien des sciences. C'est déjà beaucoup. Vous êtes un historien de la physique parce que vous avez été physicien. Vous êtes un historien de la biologie parce que vous avez été biologiste. En sociologie aussi, c'est un peu pareil. Les histoires de la sociologie sont souvent faites par des sociologues, etc. Le problème, ce n'est pas de constituer un domaine qui serait l'histoire des savoirs comme une sorte de discipline supplémentaire. A cela je ne souscris pas. Mais il est évident qu'une des vraies lacunes de l'histoire contemporaine, c'est de ne pas avoir compris l'importance centrale de ce qu'on appelle les savoirs dans l'organisation des sociétés d'aujourd'hui. Si il existe aujourd'hui une *knowledge economy*, si il existe une *knowledge society*, si on parle de *knowledge management* - et ce ne sont pas les historiens qui en parlent, ce sont des économistes, des spécialistes des sciences de l'information, des ingénieurs - c'est parce qu'il y a là quelque chose qui est tout à fait central, quelque chose de fondamental. Comment comprendre l'évolution du 20^e siècle sans avoir une conception de ce qu'est l'histoire des sciences, du développement de la physique, de la biologie, de la médecine, et même des sciences sociales ?

L'autre registre, c'est que l'on a abordé l'histoire des savoirs dans un registre trop intellectuel. C'est vrai qu'on a besoin de savoir comment nos ancêtres posaient les questions, les solutions qu'ils mettaient en place, etc. L'histoire intellectuelle des savoirs me paraît tout à fait importante. Mais elle me paraît manquer son but si elle ne s'accompagne pas aussi d'une histoire des techniques, ou des technologies du

savoir. Il n'y a pas de savoir possible sans qu'à un moment donné s'inventent non seulement des concepts, mais aussi des machines intellectuelles. Ce n'est pas forcément des machines, ça peut être des objets, des laboratoires aussi. Aujourd'hui le savoir ne peut se comprendre que dans le cadre d'une technologie. C'est tellement vrai d'ailleurs que le crayon, ou le stylo, qu'on utilise de façon très banale, sont au fond des technologies qui, lorsqu'elles sont apparues, ont été présentées comme des technologies

Aujourd'hui le savoir ne peut se comprendre que dans le cadre d'une technologie.

nouvelles, des sortes de machineries qui créent un nouveau lien entre le cerveau et la feuille de papier. Les historiens du livre sont de ce point de vue-là extrêmement intéressants. Roger Chartier est quelqu'un dont je me nourris tout le temps, parce qu'il est très attentif, précisément, aux formes

matérielles du livre, qui sont des éléments extrêmement importants, dit-il, dans la lecture, et dans la relation entre l'auteur et le lecteur. Et finalement, dans la production et la transmission du savoir lui-même. Il a montré que cette médiation matérielle du livre, cette matérialité du livre, est portée par des professionnels. Par des éditeurs, par des relieurs, par des imprimeurs, qui sont non seulement des médiateurs, mais qui apportent aussi quelque chose. Ils transforment le savoir. Ils ne sont pas une médiation transparente entre le cerveau de l'écrivain et le lecteur. Ils ont leur propre autonomie dans la chaîne de production des savoirs. Cette simple idée-là, par rapport au livre, peut être reproduite sur l'informatique. Avec cette idée-là, on peut avoir une perspective historique sur l'histoire des savoirs en réintroduisant les technologies. C'est cela qui m'intéresse.

Entretien mené par Enrico Natale, à Genève le 17 septembre 2010.